

Hervé Mestron

La Marrakech du Nord

série Le Musicos

SYMÉTRIE

Symétrie

30 rue Jean-Baptiste Say
69001 Lyon, France
contact@symetrie.com
www.symetrie.com

ISBN 978-2-914373-84-5

dépôt légal : juillet 2011
© Symétrie, 2011

Crédits

conception et réalisation : Symétrie

impression et façonnage :

Présence Graphique, 2 rue de la Pinsonnière, 37260 Monts
numéro d'imprimeur 071139271

1

LA MARRAKECH DU NORD. Les noms poétiques, la poésie des mots, il sait faire, il aurait dû travailler dans une agence de voyages. Il est devenu agent artistique tout en conservant ce sens inné de la propagande touristique. Ce coup-ci, il a pioché un nom dans un *adagio* au beurre. Marrakech. Avec du safran dans le tajine du *vibrato*. Moi je suis plutôt habitué aux plages d'Épinal et aux palmiers de Clermont-Ferrand. J'ai toujours été un poète du gris. Le voyage, c'est mon lit, c'est mon fleuve et j'y navigue. Jamais seul, rapport à la garde rapprochée de Denise. Bouger pour ne pas s'arrêter, pour échapper au silence percussif de la solitude.

Un jour, entre deux avions, une femme a sonné à ma porte et j'ai failli lui jouer *L'Arlésienne* avec ma contrebasse. Le canon bossait pour un institut de sondage. Il fallait répondre à la question : « La place du sport dans la vie. » J'en connaissais un rayon sur le sujet, mais elle n'a pas voulu entrer. Raide et droite sur mon paillason, elle posait des questions et cochait des cases sur son papier. Je n'avais jamais chaussé une paire de baskets. Le foot était une vision d'hôpital psychiatrique et si je lisais *L'Équipe*, c'était uniquement pour le style couillu de ses chroniqueurs. Je préférais cloper devant ma télé, en slip, avec une pizza élastique sur les genoux. J'ai essayé de la baratiner, de la libérer du cadre strict de son boulot, mais j'ai dû l'intimider avec mes airs de grand seigneur. Elle s'est barrée précipitamment. J'aurais dû mettre du Bob Marley au lieu d'essayer d'emballer sur *Les Quatre Saisons*. Aucune fille ne se laissera jamais retourner sur du Vivaldi. Autant faire des crêpes avec une poêle qui accroche.

Je laisse le dernier accord résonner dans la pièce. *La* bémol vainqueur. Ma voix s'éteint lentement. Un sourire s'ébauche entre les ouïes de Denise. Bingo. Touchée, coulée. J'ai chatouillé l'endroit *ad hoc*. Elle se redresse lourdement, comme un cétacé chantant. De sa plus belle voix de basse, qui vous chatouille depuis la plante des pieds jusque sous les bras, elle expose le thème d'une série de variations en devenir : « Conditionné par sa famille, son éducation et son environnement, il n'est pas facile pour le contrebassiste de trouver son autonomie et son individualité. Sa victoire est de chercher les chemins qui le conduisent au cœur de lui-même. »

Elle essaie d'avoir l'air intelligent et c'est parfois réussi. Chapeau ma poulette. Je m'incline, respect. Presque une parole rustique, d'une sagesse paysanne. Nous restons un long moment enlacés. Je caresse ses cordes une à une, « bong bong », naissance d'une chair de poule vibratoire. Un fil se tend dans l'espace, l'archet élastique dessine une *aria* de Bach. Nous voguons sur une respiration lente. Davantage qu'un acte d'amour, une danse aérienne, corps à corps chaloupé, aubaine pour les voisins d'entendre ce noble chant de baleine québécoise. Denise jouit comme un marteau-piqueur. Elle et moi, on se rabiboche toujours avec du Bach.

Bach, c'est neoprene.com, la musique qui recolle tout, même les couples en déroute. Les compositeurs d'antan se sont adaptés au diapason moderne. La reconversion s'est produite à leur insu. Mozart, spécialiste de l'ascenseur, Vivaldi, chou-chou des répondeurs, Mendelssohn, au top 50 du mariage...

Sans moi, Denise ne serait qu'un meuble exposé au musée du conservatoire. De mon côté, sans elle, je suis comme déconnecté du monde irréel, assommé par les choses de ce monde, mon cerveau retrouve ses origines animales, alerte rouge. Pour autant, la cohabitation n'est pas toujours facile. Les adeptes de la Denise vous le diront. C'est souvent lourdingue, j'ai même raté des plans à cause d'elle. Brancher une fille ce n'est déjà pas facile, mais avec une contrebasse, on devient suspect, comme si on en faisait trop. Mais parfois, l'inverse se produit, c'est la fille qui, intriguée par le diplodocus, vient poser ses

3

J'AIME LE CÔTÉ SANS PRÉTENTION DU CAMPING, cette façon d'être les uns sur les autres, comme une vraie famille. Mon mobil-home me fait l'effet d'un palace. C'est un peu bas de plafond pour Denise mais comme ça elle n'essaiera pas de péter plus haut que son cul.

Rendez-vous au bar avec un certain Lionel, responsable de l'animation du club. Je savais que j'allais faire équipe avec un chanteur, mais là, c'est le pompon. Gilbert, alias Eddy Piof, pilier de comptoir, roi du fado, moustachu de Rotterdam avec un accent bourguignon. Il m'explique qu'il tourne au ralenti depuis une dizaine d'années et qu'il est bien content de sortir la guitare de son étui. C'est dur le placard. Il a fait carrière dans les fêtes de mariage et de communion. L'arrivée du pacs lui a porté un coup mortel. Et comme il faut bien vivre, il a monté un trafic d'herbes médicinales avec la complicité d'un beau-frère douanier volant, violent et voleur. Du beurre dans les épinards.

Sympathique, mais quand il se met à pincer les cordes de sa guimbarde pour soutenir son blues métaphysique, les palmiers en plastique hurlent à la mort. Eddy Piof ! Il porte même un tee-shirt avec sa bouille imprimée dessus. Je joue en *pizz*, le suis dans les méandres de ses *rubato* anachroniques. Ce type me fait pitié. Et de me voir verser une larme en l'accompagnant, ça lui remonte le moral. Nous sommes un vrai duo, complices comme des vases communicants.

Denise joue du bout des lèvres. Madame voudrait du Mozart tous les jours, rien que ça, flotter dans une mare de

J'ouvre alors la porte donnant sur la nuit comme on plonge dans l'océan. Dans un murmure de tissus frottés. Avance sous la pâleur des réverbères, discret comme au cimetière « avec rigueur et discernement de manière opiniâtre sans perdre de vue mes propres objectifs. »

De la lumière chez Betty, tamisée, nocturne, derrière le rideau de P.V.C. Je frappe. La porte s'ouvre, la femme de ma vie apparaît, blanche comme un spectre, aimable comme la Joconde, et me considère avec une attention incrédule.

« Frogman ? fait-elle, dans un souffle.

— Han... je réponds avec mon tuba dans la bouche.

— Viens, entre. »

La suite se déroule dans une sorte de rêverie flottante. Je ne sais pas ce qui se passe, mais Betty se met à parler tout bas en me tenant la main. Ses cheveux abricot me frôlent la peau mais je ne sens rien à cause de la combinaison de latex. Je n'éprouve rien, je suis une vraie statue. Elle me parle de sa vie, exactement comme la fille de Draguignan, et je me demande s'il ne s'agit pas de la même personne. Pour éviter de produire de la buée sous le masque, je dois respirer calmement dans le tube.

Son flot de paroles continue. Je crois comprendre qu'elle en a assez de son existence, le mot « engrenage » revient souvent aussi. Globalement, elle a des soucis normaux. Mal de vivre, sentiment de persécution, auto-dénigrement, etc. Ce qu'il y a de troublant, c'est sa façon de s'adresser à moi comme à un psychologue. Elle me parle comme si je n'existais pas totalement. Elle ouvre toute son âme. Elle dit qu'elle m'aime. Et elle le dit comme aucune fille ne l'a jamais dit à aucun homme, en m'embrassant le bout des palmes. Je ne ressens strictement rien. Je suis totalement congestionné. Elle se love contre moi et j'ai l'impression de vivre une scène érotique sans profiter de l'essentiel. C'est vraiment trop con. Pour une fois qu'une fille se jette sur moi, faut que ça tombe le jour où j'ai mis une combinaison d'homme-grenouille ! J'aimerais lui demander si elle a l'habitude d'emporter un sèche-cheveux dans ses bagages. C'est normal que je sache, je vais quand même passer le reste